

EN TORNO A UNAS APRECIACIONES DE FR. E.-W. PLATZECK
RELATIVAS A "LA PHILOSOPHIE DE L'AMOUR CHEZ R. LULLE"
DEL DR. L. SALA - MOLINS (*)

Très cher Père, vous avez eu la bonté de me faire parvenir un exemplaire de votre splendide MISCELANEA LULIANA. Permettez-moi de vous en remercier! J'en ai tiré, voyez-vous, un double profit. D'une part, j'ai pu, guidé par votre main, explorer de nouveau l'ensemble de votre oeuvre. La survoler sans fatigue. En saisir le noyau. Qui, en effet, mieux que Platzeck, pour parler de Platzeck?¹

Et d'autre part, j'ai pu constater que le temple du lullisme est bien gardé et que, comme des forteresses du *Libre de contemplació*, en franchit le seuil seulement celui qui s'en est montré digne en défrichant vaillamment la forêt de la symbolologie de la *mens Raimundi*. Je ne sais ce que d'autres lullistes ont ressenti en lisant votre MISCELANEA: je vais, quant à moi, vous parler à coeur ouvert et vous livrer, *in pace et bono*, les sentiments éveillés en moi par la lecture des pages 445-451 (M), cette "disgresión un poco extensa" (M, 450) — que vous me demandez, ainsi qu'aux lecteurs, de vous pardonner ("Me dispensen el autor y el lector", M, 450) — généreusement consacrée à mes modestes travaux lulliens.

Je ne dirai rien — ou si peu... — des jugements que vous portez sur deux articles publiés ici même (ESTUDIOS LULIANOS, 1963, VII, 1; 1965, IX, 1, 2-3: l'un consacré à une comparaison entre la pensée et la situation historique de Grégoire Palamas d'une part, de Raymond Lulle d'autre part; l'autre à l'importance de la notion de *différence* dans la pensée de Lulle), à propos desquels nous avons échangé une correspondance bien avant que vous ne rédigiez votre MISCELANEA, et dont vous offrez une critique facile page 445 (M). Tout de même, mon Père, vous n'ignorez point que je n'ai *jamais* parlé d'une *influence* de Grégoire Palamas sur Lulle, et vous savez bien, parce que la mystique occidentalochrétienne ne vous est pas inconnue, loin de là, que les thématiques conjugales de *liquéfaction*, de *fusion*, d'*extase*, de *perte des sens*, et j'en passe et de meilleures, les traversent totalement. J'aurais confondu en me mêlant de ces affaires *psychologie* et *théorie de la raison*? Que lorsque les mystiques, appartenant à ce tout culturel et historique dont nous parlons, reviennent de leurs escapades et retrouvent leurs esprits, savent faire la distinction entre eux-mêmes et leur partenaire, qui le met en doute? Pas moi! Mais je vous mets au défi de me citer un mystique occidentalochrétien antérieur ou contemporain de Lulle qui ait cultivé l'intégrité de soi avec le soin jaloux apporté par notre auteur à cette opération, non pas

psychologique comme vous le toléreriez à la rigueur, mais de pure intégrité rationnelle. Faire une place à l'unicité du sujet dans le discours philosophique est une chose: en faire le pivot d'une construction philosophique en est une autre. Et ce n'est pas très amical, mon Père, d'évoquer dans la même phrase "el pensar asiático y sobre todo el buddístico" (M445); car vous faites croire ainsi au lecteur non averti —celui de VERDAD Y VIDA, pour qui le lullisme est purement occasionnel— que votre serviteur aurait cru malin de relier Lulle à je ne sais quelle tradition. Je n'ai jamais, que je sache... —et je sais me relire— parlé ni du "pensar asiático" ni du "budístico", tout simplement parce que je m'interdis de parler de ce dont j'ignore tout ("pensar buddístico") et que, comme beaucoup de gens, j'appelle *pensée orthodoxe* ce que vous désignez par "pensar asiático". Résumons-nous. Vous dites (M 445): "Y cómo se puede hablar en la mística occidental (vista en su conjunto) de una *dépersonnalisation du chrétien?*" Je vais vous répondre en toute franchise: *Y cómo se puede no hablar de ella?*

Puis, à propos de mon article sur la *différence*, vous écrivez (M 446) que, somme toute, en insistant sur la différence lullienne, je sers la cause de l'orthodoxie lullienne et vous vous étonnez que ce soit cela justement "lo que menos se esclarece en Sala-Molins". Mais, mon Père: aussi bien dans mes articles que dans mes livres, aussi bien dans mes livres que dans ma lettre du 5 mai 1971, je dis très clairement qu'il ne m'intéresse guère de mettre en évidence le caractère *rechtgläubig* ou *glaubergesund* (*Antonianum*, 45, 1970, 213-72), ou encore "sanísimo" (M 446) de la mystique lullienne; que l'orthodoxie ou l'hétérodoxie de la pensée lullienne par rapport à la dernière mouture du dogme catholico-romain constitue le dernier de mes soucis. Si j'ai quelques notions de théologie, je n'ai pas mené ma recherche pour satisfaire ce qu'exige "todo hombre profundamente religioso" (M 450), mais pour voir clair dans une pensée et dans un langage "cautivante, poético, adivinante" (M 444), celui de Raymond Lulle, dont un des traits géniaux est de jouer tellement, tellement, tellement avec les normes, que les lullistes d'hier et d'aujourd'hui ont —avons!— un mal fou à le *normaliser* et qu'ils n'arrivent —n'arrivons!— point, malgré beaucoup d'efforts, à le *banaliser*.

Je m'arrêterai un instant, mon Père, sur la savante (et facile), opposition que vous réussissez page 446 (M) entre deux phrases tirées l'une de mon introduction au choix de textes lulliens (L 11) et l'autre de mon livre sur la philosophie lullienne de l'amour (PHA 4). Voici ce que vous écrivez (M 446): "Pero mientras que se lee aquí (L 11): *Que peut-on dire de Raymond Lulle, qui n'ait été déjà dit? Peut-être rien. Tout a été dit, je crois*, en la tesis doctoral, Sala-Molins (PHA 4) se nos presenta como un autor ya formado que con mucho brío dice que *Tout est a faire*, y que los autores anteriores no lograron proponernos el punto cardinal de

la doctrina de Lull, que es el dinamismo dado por las correlaciones con todas las consecuencias". Bravo! Bonne estocade! Mais... et si nous remettons les textes dans leurs contextes? Essayons. Et vous verrez, mon Père, que, contrairement à d'autres lullistes *de quibus in precibus meis*, je n'ai jamais prétendu —et moins encore écrit— devoir donner des leçons ni à mes illustres prédécesseurs dans la voie de la recherche ni à mes illustres contemporains. Le "Que peut-on dire" etc. est immédiatement suivi —et rapporté en termes très clairement ironiques— d'un échantillonnage des énormités traditionnellement proférées (alchimie, jouvence, "inutilité et vanité", folie) par des grands noms de la culture française à propos de Raymond Lulle. Et n'auriez-vous pas remarqué qu'un choix de textes de Lulle *en français* est destiné, tout naturellement, à un public francophone? Voila pour le "Tout a été dit, je crois". Il est clair que, dans la même foulée, je rappelais aux lecteurs français, entre autres jolis épisodes, qu'à propos de notre Lulle, "Dominicains et Franciscains ont joué autrefois pour de vrai dans les rues et les places de Majorque des scènes que auraient bien mérité l'honneur de la *Commedia dell'Arte*, ou de nos jours, celles du Grand Guignol" (L 13-14). Je présume que ce sont des rappels de ce genre qui vous ont déplu, en gardien du temple, et non pas le "tout a été dit, je crois". "J'ai beaucoup goûté votre Introduction savoureuse", m'écrivait le professeur Fr. STEGMULLER en 1967. Pas vous, mon père? A moins que le professeur STEGMULLER ne sache pas de quoi il parle lorsqu'il s'agit de lullisme; mais si c'était le cas, pour quoi tireriez-vous argument (M 408) de l'avis d'un homme si léger, lorsqu'il vous écrit en lettre personnelle le grand bien qu'il pense de votre catalogue (P), que vous n'en finissez pas —je le reconnais!— de corriger, bien que vous n'ignoriez point l'existence d'un "apparat" au Raimundus-Lullus Institut de Freiburg rudement plus affiné que celui que contient P?

Et j'en viens à la deuxième de la paire de claques que vous m'administrez. J'écris (PHA 4) "Tout est à faire"? Eh bien, je m'en vais vous resituer le mot dans son contexte, *tout consacré à la question des sources de la pensée lullienne, et non du noyau de son système!* Ayant rappelé à grandes enjambades (nous sommes page 4 SEULEMENT!) les grands moments de la biographie lullienne, j'écris, page 4 —lisez avec moi—: "Tout cela nous intéresse peu, nous préférierions pouvoir suivre avec autant de précision son cheminement philosophique. Mais Raymond, prodigue en détails lorsqu'il est question de ses péripéties, ne nous renseigne point sur son cheminement culturel. Si on lui demande d'où il tient ses convictions et ses principes, il ne répond pas. Demandons-lui d'où il tient sa méthode: il répond que Dieu lui en fit cadeau, certain soir, sur une colline de Majorque, pas trop ombragée sans doute. Il est de bon ton de ne point partager sa conviction et, si l'on veut se montrer bon,

de bien restreindre aux seuls principes méthodologiques le don céleste. Restent donc les convictions, et tout le cheminement philosophique. Autant dire que tout est à faire". Alors? Ou avez-vous trouvé ce noyau de la corrélativité que vous associez nonchalemment au "tout est à faire"? Ou le mépris pour mes prédécesseurs? Ici, c'est mon petit sourire indécent sur l'épisode du cadeau céleste qui vous énerve probablement. Curieux: je suis convaincu que STEGMULLER aurait encore, lui, bien ri.

Si vous le voulez bien, je vais poursuivre mon monologue. Après la savante dialectique du "rien ne va plus", "tout est à faire" et "rien n'est prêt", vous vous demandez si mon ami CH.H.LOHR ne m'aurait pas soufflé, en séance initiatique, l'importance primordiale de la corrélativité. Voyez comme c'est curieux: franchement oui, et franchement non. Oui, parce que le rôle central de la corrélativité saute aux yeux de l'ensemble des camarades qui, à Freiburg, à l'école de STEGMULLER, peinent à explorer les microfilms et à reconstituer les textes lulliens. CH.H.LOHR en est. Mais nous n'avons jamais songé là-bas (les BAUZA, RIEDLINGER, MADRE, LOHR, HARADA etc.) à nous délimiter des chasses gardées et à établir de précieuses chronométries sur les résultats de nos travaux. Conséquence directe —et, avouez, merveilleuse d'une camaraderie discrète née du cotuiement quotidien au travail. Donc, franchement non. Ceci dit, vous n'ignorez pas que votre magnifique *Raimund Lull* est devenu là-bas un manuel que l'on compulse très souvent. Alors, c'est avec joie que, pour ma part, je vous associe volontiers aux inspireurs —nombreux— de ma lecture des écrits de Lulle.

Mais vous ajoutez que "jamás se había pensado en lo que se lee en Sala-Molins: que en el ente la operación tiene el predominio sobre el ser y que *le trinitarisme lullien l'emporte de loin sur son monothéisme*" (M 447). A la bonheur! Pour une fois, je ne serai pas accusé de plagiat. Seulement, voici que ma thèse vous déplaît (vous découpez une phrase, que je ne renie point, d'un exposé de centaines de pages) et que vous la refusez non par un travail d'analyse interne de l'oeuvre de Lulle, mais par des rappels (M 447-448) péremptoires *a)* de votre propre lecture de l'oeuvre de Lulle, la seule lecture valable si l'on vous comprend bien et *b)* du magistère traditionnel de l'Eglise: "que *no* (c'est vous qui soulignez) nos hablen de un *desviado* (c'est moi qui souligne) primado del obrar sobre el ser" (M. 447-48). Vous permettrez donc à l'auteur, jusqu'à plus ample informé, de maintenir sans rougir une thèse à laquelle il est attaché et dont il expose, des centaines de pages durant et d'innombrables textes de Lulle à l'appui, les fondements. Mais vous ne les avez pas lues, ces pages, mon *déviotionnisme* vous ayant trop tôt écorché les oreilles (à la fin de ma lettre, avant de prendre congé de vous, mon Père, nous en reparlerons). L'indignation et les *Acta apostolicae sedis* n'ont pas, à mon sens, valeur d'argument.

Puis vous dites, avant d'en venir aux questions de détail: "El predominio del trinitarismo luliano sobre el aspecto de la unidad divina —y no se diga *sobre el monoteísmo!*— se debe a la literatura luliana de controversias" (M 448). Là, mon Père, vous me plagiez et c'est tout à mon honneur, car voici ce que j'écris page 43 (PHA): "le trinitarisme lullien l'emporte de loin sur son monothéisme, *et ceci aussi et surtout dans ses ouvrages polémiques*" (c'est moi qui souligne aujourd'hui, à votre seule intention). Toujours à propos de cet "operari", voici ce que vous écrivez (M. 447): "Uno de los errores más fundamentales es el dicho goetheano —desde luego propuesto irónicamente por el poeta— *Im Anfang war die Tat* (cf. Platzeck I, 172)". Ici c'est votre renvoi à vous-même qui me gêne! Car si vous aviez lu le livre que vous essayez de détruire en toute amitié dans votre "disgresión", vous auriez vu que ce "dicho goetheano" n'est pas connu que de vous, puisque je l'intègre à mon propre livre, tel qu'il se trouve intégré à une longue citation de *Philosophie première* de mon insigne préfacier JANKELEVITCH! On lit aussi Goethe en France, vous savez... Et *transeat* pour "uno de los errores más fundamentales", expression attristée qui renvoie lecteur et chercheur au sacro-saint dépôt du dogme. Que voulez-vous que cela fasse à l'élève de DE GANDILLAC et de STEGMULLER que j'ai l'honneur d'avoir été? Mais, j'en conviens, cela fait mouche pour les lecteurs de *Verdad y Vida!*

Après cette gerbe de compliments, vous rappelez, guidé par ma table des matières, la structure générale de mon livre, et vous recommencez aussitôt à manier le bâton (M 448): "Esta tabla de materia promete una exposición interesantísima. Lástima que ciertas observaciones irónicas, a veces cómicas, a veces de un gusto menos atinado, ciertas interpretaciones a veces atrevidas, a veces evasivas, disturban la exposición de un tema que por sí sólo debería llevarnos al amor de Dios y del prójimo. Hay aserciones de Sala-Molins que son inaceptables en absoluto (cf., p.ej., las páginas 36-37) en una justa interpretación de la doctrina luliana". Bref, le clown dans la compagnie des lullistes, c'est moi. Mais pour quoi ne pas fournis, comme vous le faisiez au début de votre compte-rendu, des échantillons d'"observaciones irónicas", ou "cómicas", ou de celles d'un "gusto menos atinado", ou encore de "interpretaciones atrevidas"? J'aurais su au moins de quoi vous parliez et aurai pu vous répondre! Plus facile de ne rien en dire: le lecteur se fie à votre incontestable autorité, et la combine marche! Et pourtant, rien de plus subjectif que l'appréciation du comique, du bon ou du mauvais goût, de l'ironie enfin. Voyez plus haut; ce qui vous indignait, amusait STEGMULLER. Les deux géants du lullisme contemporain en désaccord sur la façon d'interpréter le rappel d'un épisode historique...

Mais vous donnez, en revanche un renvoi pour que le lecteur juge de mes "interpretaciones a veces evasivas". Je relis votre note 60 (M 448): "A veces el autor parece jugar un poco. Cuando se da cuenta de tales observaciones agudas se separa personalmente de ellas añadiendo un "je ne m'engage pas (como en la pág. 43) u otras declaraciones parecidas". Je vous dois ici le contexte une fois de plus (décidément, cette page 43 ne vous a pas plu). Il s'agit là du caractère anselmien d'un texte sur l'amour (Obres essencials I, 1062 a, dont j'ai d'ailleurs donné une traduction française in L 105-107) que je transcris pages 42-43 (RHA). *Lulle* termine comme ceci: "Il correspond donc une existence réelle a l'idée —évidente— d'une perfection amoureuse". Et j'enchaîne (PHA): "Voilà donc de quelle nature sont les réflexions que Lulle propose pour établir philosophiquement, et sans tenir compte —formellement, bien entendu— des postulats scripturaires, l'existence d'un être souverainement parfait. Que vaut ce type de réflexion? Je n'ai pas à me le demander *ici* (*je souligne maintenant*), et ne peux qu'inviter le lecteur à la référer a cet univers homogène du savoir du Moyen Age et à la juger ensuite, tenant compte du caractère *scientifique* d'une cosmologie fondée sur une sympathie universelle. Ce qui doit être relevé, en revanche, est cette manoeuvre qui aboutit a fonder sur des critères de nature ontologique une proposition dont les sous-entendus sont indéniables et patents". Mon "je n'ai pas à me le demander ICI", voilà votre prétendu "je ne m'engage pas". Ce texte, cette page 43, est-ce cela, mon Père, le "jugar un poco"? Drôle de jeu, quand on songe que ce thème (écriture-raison) est omniprésent dans mon livre —prolix en notes et renvois— et qu'il constitue en plus le tout d'un chapitre entier ("La voie du croire et la voie du savoir") dont vous ne soufflez mot. Le lecteur habitué a Raymond Lulle jugera. Me sera-t-il permis de vous dire —je crois que c'est le moment— que, lors de la soutenance de ma thèse en Sorbonne, rien de ce qui vous effraie n'effraya ni DE GANDILLAC, dont vous honorez (M 405) l'immense savoir, ni notre ami commun PRING-MILL dont les critiques furent d'un tout autre style, et formulées avec infiniment d'élégance?

Ce que je raconte pages 36-37 (PHA) est "inacceptable en absoluto". Et si vous disiez aux lecteurs de *Verdad y Vida* de quoi il est question, dans ces deux pages? Je vais le faire pour ceux d'Estudios Lulianos. Pages 36-37, aussitôt après avoir déclaré qu'"en réalité, Raymond ne met jamais en doute le principe philosophico-théologique du monothéisme", je commets le délit de comparer l'exposé monothéistique et trinitariste chaud, "à l'écoute", dialogant, toujours ancré dans un souci de rationalité, tel que nous le connaissons chez Lulle, aux exposés contemporains (de Lulle!) sur les mêmes thèmes fondamentaux. J'ajoute que bien des théologiens raisonnaient, à ce propos, contre des in-folio, tandis que Lulle connaît ceux qu'il doit à tout prix convaincre et que, pour ce faire, il est

obligé de procéder autrement. Et j'en arrive à ceci: "L'aboutissement est le même; la démarche de l'esprit est, méthodologiquement parlant, très différente. Raymond tourne délibérément le dos aux *auctoritates*. Comme Anselme, il n'admet que des raisons nécessaires. Les sousentendus dogmatiques conviennent aux théologiens de tous les bords. Les postulats méthodologiques aux philosophes de tous les temps. Et Raymond est philosophe, même et surtout lorsqu'il parle en théologien. Le monothéisme lullien sera donc établi sur des assises philosophiques: non sur le vide, comme s'il s'agissait là d'une élégance de style ou d'une concession rhétorique (*on ne peut pas ne pas parler de cela*). Ce monothéisme ne nous apparaîtra point comme un garde-fou qui est là, que l'on a trouvé là, et qui est bien utile pour empêcher de se tromper de chemin. Il sera le moment initial de la quête du vrai. Il est le principe sur lequel Raymond essaiera d'abord ses armes et sa panoplie de logicien. Car la quête, dans l'univers de Raymond, se mène dans une forêt pleine d'embûches et de carrefours. Et il n'y a pas toujours, comme dans celle des chevaliers du Graal, un personnage à la brillante armure qui vous indique le chemin à suivre, ou une recluse pour vous expliquer que vous vous êtes égaré "(PHA 37-38). Est-ce cela qui vous paraît "inacceptable en absoluto"? Alors dites-moi, mon Père, ou se cachent mes erreurs de lecture (pas mes *hérésies*, car ce mot n'entre pas dans ma terminologie); mais je suis bien convaincu que vous n'en ferez rien. Ou alors, de grâce, ayez la main plus heureuse pour vos renvois.

"A quién se lo ocurre - tonnez-vous page 448 (M)- decir que *la relativité totale, sinon de la vérité dogmatique, au moins des exposés qui la gardent, est expérience quotidienne pour Raymond?* (PHA 36)". A moi. Et à vous, si vous n'aviez oublié pour la circonstance tout ce que vous savez sur le milieu culturel et sur - passez-moi l'expression- le bouillon de credos dans lequel vit le jeune Lulle (sans compter qu'en d'autres termes plus canoniques, moins secs, cela a été dit des centaines de fois). Ce même bouillon, ce même moment culturel historiquement privilégié m'autorisent à travailler pour mettre au clair les données METHODOLOGIQUES (c'est dit et redit à satiété dans mon livre) qu'emploie Raymond pour mener de front et raison EN VUE DE CONVAINCRE, faut-il le rappeler, et non pas de réussir un exercice de style.

Page 449 (M) vous me sermonnez fraternellement et me priez de ne pas oublier que les correlations "suponen siempre la unidad ontica real". Si vous voulez dire par là, que dans le système lullien il ne peut y avoir d'unité sans pluralité ni de pluralité sans unité, vous enfoncez des portes grandes ouvertes et je vous demande de me signaler comment avez-vous réussi à trouver dans mon livre l'ombre d'une déviation de cette affirmation fondamentale. Quant à la mise en garde que vous faites

aussitôt après *universis lullistis* ("Mas hoy en día quiero advertir en general contra una estimación exagerada de la doctrina luliana de las correlaciones" (M 449), je suppose que les spécialistes de la pensée de Raymond en prendront tous bonne note. Et je m'en réjouis pour vous. Et surtout pour eux, car ils éviteront de commettre, grâce à ce simple *monitum*, les grossières erreurs que j'ai commises: "Sala-Molins, tomando como tema principal el tema del amor, tan bien expuesto por R. Llull, ya no se da cuenta del valor limitado de las correlaciones lulianas en todo el horizonte de las ciencias cultivadas por Raimundo" (M 449). A défaut de "lecture artienne", qui "hubiera preservado al autor de exageraciones y de observaciones incorrectas" (M 449), qu'il me soit permis de vous rappeler, mon Père, la *facture* correlative de *l'Arbor Scientiae* (excusez du peu!) et d'un livre que vous affectionnez et dont STEGMULLER me confia (l'imprudent...) l'édition critique, prête depuis six ans, *le Liber de significatione*. Correlativité dans l'"encyclopédie" lullienne, corrélativité dans le beau traité que Lulle consacre à la signification. Auriez-vous la bonté de l'indiquer quelle est la zone d'intérêt lullien qui ne serait pas, explicite vel implicite, recouverte par ces deux beaux textes?

Après ces mises en garde: parmi "bastantes errores históricos" que j'aurais commis mais qui, heureusement, se trouvent "ya refutados por otros autores" (M 449) que je n'aurais pas lus, vous en retenez une demi-douzaine, tout en suggérant par le style de votre phrase que vous auriez pu en aligner douze douzaines.

1.— "El Zohar, por ejemplo, fue desconocido por Llull (PHA 11-17)" (M 449); sousentendu *et Sala-Molins dit le contraire*. Là, mon Père, tolérez que je vous dise que vous êtes d'une mauvaise foi parfaite, ou alors, que vous faites preuve d'une légèreté à laquelle vous ne nous aviez point habitués. Les pages 11-17 (PHA) sont consacrées - les avez-vous sous les yeux? - à une réfutation de toute tentative de relier Lulle à Zohar, Dignités à Sephirot; réfutation réalisée à partir de l'analyse du fonctionnement des deux "théories". Platzek "niega la posibilidad de que el Sepher Zohar de la Kabbalah hebraica influenciara al Arte Luliano" (M 420)? Votre serviteur en fait autant par d'autres moyens aussi concluants pages 11-17. Alors, à quoi rime cette désinvolture?

2.— "Llull no conocía el hebreo y, por consiguiente, no habló en cuatro lenguas (pág. 5 y sigs)" (M 449). Puis-je vous signaler, mon Père, que vous n'êtes ici guère plus correct que tout à l'heure? Il est question pages 3-5 (PHA) de l'environnement culturel du jeune Raymond "en son temps et en ses lieux". Et on en vient au paragraphe qui *justifie* votre mise a point: "Le parler chrétien est, bien entendu, le parler de Raymond, mais si bavard fût-il, Raymond apparaît comme un penseur sachant écouter et capable d'entendre. Il entend le parler islamique, et le parler juif. S'il ne semble retenir que le langage technique et théologique

de l'islam et du judaïsme, il se laisse modeler par la beauté profane autant que par la rigueur philosophique et théologique dans lesquels s'expriment le provençal d'une part, le latin d'autre part. Quatre langages. Quatre sources d'une oeuvre scrupuleusement unitaire, originale jusqu'à la lassitude dans sa forme, ambitieuse à faire pâlir d'envie Pic de la Mirandole quant à l'étendue des questions abordées. Limiter davantage le complexe environnement culturel de Raymond est une gageure" (PHA 5-6). Si vous lisez cette lettre avec un peu de sérénité, vous conviendrez avec moi que vous avez commis un beau contresens en traduisant par vos "cuatro lenguas" mes quatre "parler" et mes quatre "langages". Par ailleurs, faites-moi l'amitié de croire que, s'il m'était passé *per l'antichamera del cervello* d'ajouter une langue de plus aux idiomes fréquentés par Raymond, je n'aurais pas liquidé pareille trouvaille en une demi-phrase.

3.- J'aurais écrit (PHA 13) que les racines de l'Art son les seules dignités. Vous relevez cette erreur et la corrigez en m'indiquant que "las raices del Arte no son solamente las dignidades (cf. pág. 13) sino a la vez, y yo diría sobre todo, los principios relativos" (M 449). J'en suis tellement d'accord avec vous que je ne cesse de me faire taper sur les doigts par mon illustre contradicteur a cause de mon insistance sur le caractère archifondamental de la corrélativité. Masi page 13 (PHA), mon Père, il n'est pas question d'ART, mais d'ARBRE (similitude des deux mots?): "Si l'image qui les porte (les dignités) est celle de l'Arbre, les dignités le structurent, mais elles sont *toutes ensemble* les racines, et *leur jonction* est le tronc et *leur action* est le fruit. La représentation graphique n'est pas choisie au hasard" (PHA 13). Pour une fois que je ne parle pas de corrélation, cela ne me porte pas bonheur, avouez-le!

4.- Vous incriminez les assertions suivantes: "Los hermanos Carreras y Artau no vieron en San Agustín la fuente para Llull, sino en San Buenaventura, con lo que Platzeck, precisamente, no estuvo de acuerdo. Sala-Molins no ha entendido atinadamente el texto de Platzeck respecto a Buenaventura en su página 26 (nota 27) (M 449). Les Carreras i Artau sont demeurés fideles, ne vous en déplaît, à la filiation augustinienne de l'oeuvre de Raymond: quel lulliste l'ignore? Un échantillon choisi entre autres: "Situado *fundamentalmente* el filósofo mallorquín dentro de la corriente agustiniana..." (T. y J. Carreras y Artau, Historia de la filosofía española...I, p. 638). C'est bien mon avis. Que Bonaventure ne constitue pas, contrairement à ce qu'en pensaient les deux éminents lullistes, le trait d'union privilégié entre Augustin et Lulle, c'est encore mon avis et je le dis clairement. Mais qu'ai-je lu, sous votre plume? "Besonderes Gewicht erhielten die Lehrer des XII. Jahrhunderts, vorab Richard von St. Victor und der hl. Anselm. Zu beiden treten als wichtige Gewährsmänner St. Augustin, Dionysius der Pseudo-Areopagite und Boethius. In diesen geistigen Kreis MUSSTE ST. BONAVENTURA AUFGENOM-

MEN WERDEN (c'est moi qui souligne), wiewohl es schwerhalten dürfte, zwischen Lull und dem seraphischen Lehrer geschichtlich klare Beziehungen nachzuweisen" (P I 123). Je vous *interprète* (PHA 19) comme ceci: "Dans ce cercle spirituel que constituent Richard, Anselme, Augustin, Denys et Boece (c'est Platzeck qui parle) *il faudrait y situer Bonaventure*, bien qu'il soit difficile de trouver des relations historiques *claires* entre le docteur séraphique et Lulle". Ma traduction française des mots soulignés plus haut n'est pas si mauvaise que cela, mon Père. Alors, que parlez-vous de "Sala-Molins no ha entendido" etc.¿ A vous, pas à moi, d'affiner la recherche sur ce point précis. A propos duquel je m'oppose totalement aux Carreras y Artau et à Longpré, moi Pas vous. Por moi, ni *il le faut*, ni *il le faudrait*, mais, tout simplement, rien.

5.- Enfin, mon Père, je plaide coupable: en effet, "Platzeck no dijo jamas que Lull se formó en Montpellier" (M 449). Le lecteur pouvait-il croire que je le disais page 18 (PHA)? Comment combler les fameuses années de silence de la Vita coetanea? *Et si* Lulle en avait passé quelques unes, ou toutes, à Montpellier? HYPOTHESE - notez- le, et non pas thèse, soulevée et à titre d'hypothèse seulement par vous et par HILLGARTH. Et, à titre d'hypothèse, rappelée respectueusement par moi- même. Alors, remettons amicalement les choses au point: "Platzeck *no afirmó* jamás que Lull se formó en Montpellier, y Sala-Molins no dijo jamás que Platzeck lo afirmara. Y para mayor claridad, supo utilizar (en PHA) un condicional, y no un pretérito".

6.- Pour couronner le tout, "diversas citas de segunda mano no están averiguadas" (M 449). Et de nous sortir un "IX pars principalis", qui doit se lire, en réalité: "IX pars principalis". Je vous offre la virgule, mon père, mais trouve que vous illustrez ainsi bien chichement votre sentence.

Ma lettre s'allonge et je voudrais en arriver au bout. Mais la vie d'un chercheur a de ces impératifs auxquels ni vous ni moi ne saurions nous dérober. Au risque de vous lasser, mais pour rendre hommage aux heures que vous avez consacrées à mettre en évidence la banalité de mon effort, j'irai jusqu'au bout de votre analyse et de mes sentiments. Après cette histoire de virgule, vous posez une première conclusion: "Basten estas observaciones escogidas entre otras muchas" (M 449-50). Merci, je vous ai bien compris. Si je m'en tiens à vos relevés, vous avez *parcouru* mes 50 premières pages (et je suis bien bon); puis vous avez cueilli une virgule page 156; et vous en venez ensuite à ma conclusion ("Le retour radical" (PHA 613-631), dont vous contestez absolument le contenu. Vous ne voulez point que j'y rappelle -mai pourquoi, mon Dieu? - le coté "casseur" du Blanquerne? Ben...il faudra vous en expliquer avec l'auteur du roman, pas avec moi! Je dis que Raymond est assoiffé de réformes ecclésiastiques, politiques, sociales. Cela déplairait, il aux lecteurs de *Verdad y Vida*?. Je le crains, puisque vous les rassurez: "Lo que rechaza

(Ramón) es el ermitaño holgazán" (M 450). Je vous laisse volontiers la responsabilité de pareille interprétation.

Voilà. J'en ai terminé. Vous m'avez obligé à vous dire que j'aime bien cette "Philosophie de l'amour", mais je n'en rougis pas. Vos me disiez dans votre lettre du 22 octobre 1971: "Quant à votre thèse doctrinale, j'ai feuilleté cinq minutes ces pages riches, j'ai lu la table des matières, deux pages de l'introduction et deux pages du *retour radical*. Le point de départ de l'introduction m'a plu beaucoup, voyant qu'il y a ici vraiment *quelque chose de nouveau* (souligné par vous). La lecture du *retour radical* semble supposer des textes antérieurs". Certes...Entre la page 30 ou la 50, et la page 612 il doit y avoir des choses... Je retrouve dans votre recension de *Verdad y Vida* la grille de votre lettre: un peu au début, un brin a la fin, et une virgule au milieu.

La *nouveauté* (c'est votre terme) de ma lecture vous a énervé, mon Père, et vous avez envoyé le livre au bûcher. Un instant je me suis demandé: et si le père Platzcek avait raison? Et si j'avais écrit mon livre à la dictée d'un mauvais rêve? Et de me répondre à moi-même: Mais non! Des hommes a comme STEGMULLER, comme JANKELEVITCH, ou DE GANDILLAC, ou PRING-MILL, des amis, m'en auraient averti! Puis, comme vous d'une lettre de STEGMULLER, je me suis rappelé d'un mot de RIEDLINGER, a qui vous ne consacrez que quatre lignes dans la *Miscelanea*, mais dont la scrupuleuse méticulosité en matière de lullisme n'est plus a démontrer. L'éminent professeur fribourgeois n'est pas tout à fait de votre avis, à propos de cette "Philosophie de l'amour". Jugez-en: "Avec ce que tu as écrit toi-même, tu peux te placer assurément au premier rang des spécialistes contemporains de Lulle. Mais ce n'est pas tout, il y a mieux encore! Je ne vois a l'horizon personne d'autre capable de reformuler la pensée de Lulle avec autant de fidélité et d'originalité. Jamais je n'aurais cru que cela puisse être fait d'une façon aussi convaincante, aussi touchante".

Ai-je bien traduit cette fois-ci? Pour vous permettre de contrôler mes citations, voici, en leur forme originale, ces quelques mots de RIEDLINGER tels qu'ils me parvenaient au début de cette année: "Mit dem, was Du selbst geschrieben hast, kannst Du Dich ohne Zweifel nicht nur in die erste Reihe der Lull-Kenner von heute stellen. Mehr noch! Es ist weit und breit niemand sichtbar, der fähig wäre, Lulls Gedanken so ursprünglich und schöpferisch neu zu vollziehen. Ich hatte nie geglaubt, das dies so überzeugend und bewegend gelingen kann".

Rien n'est parfait, mon Père, comme disaient *una voce* Socrate, Anselme, Raymond et Rabelais. Rien n'est parfait, et il doit bien y avoir des imperfections - nombreuses, certes- dans mon dernier livre. Mais vous l'avez lu en gardien de la vérité, en censeur. Et si *cuiusvi est errare*,

disons en tiraillant un peu la bonne vieille sagesse que *ensoris in errore perseverare*. Vous n'avez pas frappé là où s'essouffait le chercheur, mais là où celui-ci chatouillait le cercan des théologiens. *GOIG I PAU!*

LOUIS SALA-MOLINS
Sorbonne, Paris.

(*) Con motivo de la publicación de la carta-artículo del Dr. Sala-Molins, *Magister de la Maioricensis Schola Lullistica*, la Redacción de ESTUDIOS LULIANOS recuerda que sus páginas están siempre abiertas a toda forma de investigación científica, sin cerrarse en una mera recopilación documental; y añade que los trabajos que van firmados, expresan el sentir de sus respectivos autores.

I Pour que ma lettre soit lisible, voulez-vous, mon Pere, que nous convenions de ce qui suit?
M - E.W. PLATZECK, *Miscelanea luliana* (Verdad y Vida, 1973, XXXI, 381-454)
P - E.W. PLATZECK, *Raimund Lull. Sein Leben*, etc (Dusseldorf, Roma, I-II, 1962-1964)
L - LULLE, *Choix de textes par L. Sala-Molins* (Paris 1967)
PHA - L. SALA-MOLINS, *La philosophie de l'amour chez Raymond Lulle* (Paris-Lille, 1971. C'est la pagination de cette édition intégrale - et non celle de l'édition abrégée parue en 1974- qui est utilisée in M et dans la présente réponse)